

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7° - INV. 34-14

"DÉCOLONISATION" DE LA FEMME ?



Electricies, plus nombreuses que les hommes, mères de famille et éducatrices, salariées et consommatrices, les femmes françaises tiennent une place importante dans la vie de leur pays. Leurs droits sont-ils égaux à leurs devoirs ? Nous avons dit dans notre dernier bulletin qu'elles demeureraient encore, à certains égards, désavantagées par rapport aux hommes.

Leur condition s'est pourtant beaucoup améliorée, mais, on le sait, les maux qu'on supporte avec patience tant qu'on ne peut faire autrement paraissent soudain intolérables dès qu'on en entrevoit la fin. Dans les pays évolués, les femmes ont entrevu leurs possibilités de libération totale et ne s'arrêteront pas avant d'en avoir fait une réalité.

Pendant que se poursuit leur mouvement en avant, il semble que dans les pays sous-développés leur condition stagne, quand elle ne régresse pas, et cela, on le constate avec étonnement, même dans des pays pourvus de gouvernements modernes. Les traditions sont plus fortes que les lois. Et l'ébranlement des vieilles structures commence souvent par aggraver la situation au lieu de l'améliorer.

Ce sont ces sœurs défavorisées dont nous avons fait le thème du présent bulletin. Renée Rochefort, maître de conférences à la Faculté de Lyon, a bien voulu nous permettre de reproduire un rapport où elle décrivait avec beaucoup de clarté, de compétence et de sensibilité la condition des femmes du tiers-monde. Notre camarade Germaine Tillion, d'autre part, nous parle de son dernier livre, consacré à l'asservissement des femmes dans les pays méditerranéens, asservissement dont les traces — glorification de la virilité, emphase de la jalousie — sont encore visibles dans les pays chrétiens de la rive nord, ce que confirme la « confession » des Italiennes transmise par Anne Fernier. L'écho d'une voix

(Suite en page 4)

La femme dans les pays sous-développés

par Renée ROCHEFORT

Maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon

La femme des pays sous-développés est encore la grande inconnue, la grande muette de notre temps. Surtout pour nous, qui venons des régions développées, et d'abord parce que ceux qui ont essayé, même avec beaucoup de bonne volonté, de la comprendre, de la connaître, ont été souvent des hommes, économistes, ethnologues, sociologues, ou politiciens. Même les femmes des pays développés qui ont essayé d'aller à elle, lui semblaient venir d'un autre monde. Ainsi faut-il franchir un mur de méfiance avant de comprendre ce que sont, comment vivent les femmes des pays sous-développés et quels sont leurs problèmes. Il est difficile de savoir ce qu'elles pensent, comment elles se sentent, il est impossible, pour ma part du moins, de parler en leur nom. Je pense cependant qu'il doit être possible, en considérant l'expérience historique, de situer dans quelles conditions elles travaillent, et dans quelles conditions de responsabilité sociale elles peuvent se trouver.

Si les femmes des pays sous-développés sont beaucoup plus nombreuses que nous (le tiers-monde représente les 2/3 du monde et demain, malheureusement, représentera les 3/4 de l'humanité si la progression démographique n'est pas rapidement étayée par un très rapide progrès social), elles vivent, en revanche, beaucoup moins que les femmes des pays développés : trente et un ans, pour l'Égyptienne, de perspective de vie à la naissance, trente-cinq ans pour la femme de la République Centrafricaine, quarante ans pour la Congolaise, quarante-six pour l'Indienne, alors que la femme soviétique ou l'Américaine ont devant elles soixante-treize années

de perspective de vie, la Française soixante-quatorze et la Norvégienne soixante-quinze.

Ces femmes ont en moyenne beaucoup plus d'enfants que nous, les taux de natalité sont doubles ou triples, et il est certain que leur fonction dans la société est essentiellement une fonction biologique : mettre au monde des enfants, les nourrir ou les empêcher de mourir. C'est sur leur fécondité que repose la plus grande partie de leur mérite. En ce sens-là, les sociétés des pays sous-développés, souvent comme les églises, sont natalistes, dans la mesure où les naissances nombreuses sont la



Photo Unesco - J.F. Jaquier

4P4616

seule protection contre la mort, qui guette à tous les âges et dans toutes les circonstances. Ces femmes ont néanmoins un autre rôle qui est le rôle familial : assurer la nourriture quotidienne, et, dans ces pays de la sous-alimentation, de la sous-technique, ce n'est pas une tâche facile. C'est une tâche à la fois monotone, fastidieuse et pénible que d'aller chercher le bois et l'eau dans les pays arides, de faire bouillir les plantes sauvages qui sont un complément indispensable dans un pays de sous-alimentation. Ces femmes, cependant, sont en même temps, dans certains cas, intégrées dans le travail productif. Elles le sont d'abord en tant que paysannes, puis, ne l'oublions pas, les pays sous-développés sont essentiellement des pays ruraux où les gens vivent dans des milliers de villages dispersés, et ces paysannes participent, lorsque le mari a un peu de terre, à l'exploitation familiale de cette terre, généralement confinées dans les travaux les plus monotones, alors qu'à l'homme sont réservés les grands exploits, les défrichements lointains, les grandes chasses ou les grandes pêches.

Au total, la femme, dans les pays sous-développés, est très rarement intégrée dans les professions rémunérées. Et ceci pour deux raisons : une raison économique et une raison que j'appellerai d'ordre psychologique. Raison économique : c'est la concurrence. Dans ces pays où les pressions du chômage et du sous-emploi sont en augmentation croissante, la femme qui travaille est une rivale de l'homme. Je l'ai vu en Sicile par exemple, malgré le développement de certains secteurs, dans le cas des jeunes filles qui étudiaient pour être institutrices et qui étaient considérées comme des rivales dangereuses et inutiles par leurs camarades garçons. En même temps, il y a certainement tout un poids de traditions sociologiques et psychologiques, peut-être reposant sur les données économiques, mais pas uniquement, qui confinent la femme à la maison. Il est certain que dans la plupart des pays sous-développés, la femme qui travaille n'en est pas fière ; elle a honte de travailler et le travail au-dehors, le travail rémunéré, est réservé aux plus pauvres, ou aux plus dévergondées, ou à celles qui sont seules : les veuves, en particulier.

Mais voyons d'abord les différences, assez sensibles, dans les conditions de travail qui existent dans les pays sous-développés, d'une part en tenant compte des diversités des sociétés traditionnelles, et d'autre part des degrés inégaux d'ouverture de ces sociétés sur l'économie internationale, sur l'économie capitaliste en particulier, ainsi que les débuts d'un développement économique local. Il faut considérer bien entendu les structures de la parenté, le régime de la famille. Par exemple, en Afrique Noire, la femme (peut-être vieil héritage d'un matriarcat) a toujours conservé une autonomie assez grande dans son travail. Ce qu'elle produit dans le jardin, dans les champs voisins de la maison, lui appartient, et elle est absolument libre d'en faire ce qu'elle veut. Depuis très longtemps, les femmes ont en quelque sorte monopolisé les fonctions commerciales. Ce sont elles qui vont au marché, dans les villages ou dans les villes, et un des moyens de réaction contre le sexe masculin — réactions privées ou collectives — c'est quelquefois la grève des marchés, les femmes refusant d'aller vendre leurs produits.

Mais en d'autres cas, la situation de la femme peut être différente. Un livre récent vient de paraître, qui, avec une violence très grande, montre que la femme algérienne est un objet, et c'est une lon-

gue plainte, une longue révolte à l'égard du sexe masculin. Dans la vieille Chine, dans la Chine traditionnelle, la femme était objet elle aussi, vendue, marchandée, maîtrisée, maltraitée souvent par sa belle-famille. Dans l'Inde, c'est assez souvent le cas. En particulier l'hindouisme semble considérer que la réincarnation sous la forme du sexe féminin plutôt que du sexe masculin, soit une sorte de punition pour des fautes commises dans des existences antérieures ! Mais là encore, il faudrait peut-être distinguer entre l'Inde préaryenne, où la femme semble avoir joué un très grand rôle dans la production et dans la culture, et la femme des régions et des sociétés aryennes, où elle semble avoir été davantage consignée — et l'est toujours — à la cuisine et affectée uniquement aux travaux domestiques. En Amérique du Sud, il faut également distinguer le cas des femmes d'origine espagnole et portugaise, qui sont confinées à la maison selon la vieille tradition méditerranéenne et le cas des femmes indiennes qui, depuis toujours, ont participé activement à la production et à la vie culturelle globale de la société. Il faut de plus tenir compte, bien entendu, en ce qui concerne les sociétés traditionnelles, des catégories sociales, des classes et des catégories. La femme indienne est confinée dans sa caste. La femme « intouchable » n'aura droit qu'à quelques travaux humiliants, comme son mari, et la femme des classes supérieures sera confinée à la maison par souci de dignité : une femme des classes supérieures ne doit jamais être vue travaillant par une personne étrangère à sa famille. Enfin, il faudrait tenir compte des genres de vie ; la femme nomade a plus à faire, ayant à s'occuper de la tente, des animaux nouveau-nés, que la femme paysanne.

Mais ce qui nous intéresse ici, aussi, c'est de voir l'incidence de l'ouverture des pays sous-développés, à la fois au monde extérieur, au commerce et au capitalisme, et l'incidence également d'un début de développement. Et je constate, un peu comme l'historien l'a fait, avec des nuances, que cette ouverture, sous l'influence d'un capitalisme externe en particulier, a provoqué une aggravation de la condition de la femme, dans les pays sous-développés, aggravation accentuée par la colonisation et les diverses formes qu'elle a pu prendre, selon des degrés inégaux. Il faut noter, par exemple, que l'ouverture de ces pays au commerce extérieur a amené la concurrence. Elle a dévalorisé les productions locales traditionnelles, rendant dérisoire souvent la valeur des marchandises que les femmes noires, par exemple, vont vendre au marché. Concurrence également pour tout l'artisanat local, tout le tissage qui se faisait à la maison. Dans l'Inde traditionnelle jusqu'au XVIII^e siècle, les paysannes vendaient leurs merveilleuses mousselines, désormais produites dans les usines britanniques.

Autre problème, la participation des femmes à ce que j'appellerai l'économie de plantations. En ce domaine-là, la femme se trouve encore dans des conditions pires que l'homme, avec un sous-salaire, avec des travaux saisonniers et généralement pénibles, sans limite dans la durée. Il faut penser par exemple aux femmes qui repiquent le riz dans les plantations de l'Inde ou de l'Indochine. Il faut penser à toutes les tâches de désherbage des plantations d'Afrique, des plantations de caféiers ou de bananiers, à tous les travaux intermittents de la cueillette. Également, il faut noter le rôle des femmes dans la « fabrique », fabrique désuète, dans le cas des ateliers semi-artistiques de l'Inde. Là, encore, fabrique d'allumettes, fabrique de textiles, ce sont

les travaux dont les hommes ne veulent pas. Les hommes commencent à entrer dans les usines modernes, où une certaine discussion syndicale, encore que très difficilement, peut s'établir. Pour les femmes il n'en est pas question. Travail sans limite, sans possibilité de discussion. C'est la même chose pour toutes les industries alimentaires, fabriques de pâtes, de couscous, des pays méditerranéens d'Afrique du Nord, et pour toutes les industries de conserves, conserves de poissons, par exemple, sur le littoral de l'Afrique de l'Ouest, avec un travail saisonnier qui aboutit à une désintégration de la famille : la femme part pour un certain temps, pour essayer de gagner de l'argent.

Ce qu'il faut noter cependant, c'est qu'il y a aussi déjà, dans la mesure où un certain développement local se produit plus ou moins bien (et très souvent plus ou moins mal) des possibilités de promotion dans le travail. Mais ces possibilités sont retardées par un retard de la scolarisation. La femme est une victime en matière de scolarisation, c'est pour cela sans doute qu'elle est toujours moins ouverte au monde moderne que les hommes. Toutes sortes de traditions retardent l'entrée de la petite fille à l'école. Il est certain aussi que c'est souvent pour aider sa mère à élever de nombreux enfants que la petite fille ne va pas à l'école. Il est certain enfin que les préjugés sociaux jouent. J'ai vu en Méditerranée, y compris en Italie méridionale, un certain nombre de jeunes filles de bonne famille aller à l'Université, passer des examens avec brio, mais ensuite ne pas travailler, rentrer à la maison, attendre en jouant au bridge qu'on les marie, et ensuite s'occuper uniquement à diriger leur maison.

Pourtant, depuis quelques années, on assiste à une révolution en matière de scolarisation, imparfaite, puisque avec la pression démographique, l'analphabétisme augmente dans le tiers-monde au lieu de diminuer, mais malgré tout, un progrès décisif est à noter. Par exemple, maintenant, toutes les petites filles veulent aller à l'école, elles ne veulent plus être paysannes, elles veulent toutes profiter des diplômes et des avantages qu'ils leur donnent. Ainsi timidement, d'ici les prochaines années, les femmes se trouveront tout de même intégrées dans le travail à des niveaux de responsabilité. Je pense aux institutrices et aux professeurs, aux sages-femmes, aux assistantes sociales. Ces femmes témoignent, face à leurs responsabilités, de dons et de capacités remarquables, qui s'expliquent peut-être par la sorte d'ivresse qu'elles éprouvent dans la mesure où elles vengent des générations d'aïeules frustrées des joies de l'activité professionnelle et des joies de l'esprit.

Toutefois, si ces exemples sont prometteurs et pleins de signification, ils ne doivent pas nous dissimuler un certain nombre d'évolutions inquiétantes et en ce sens-là peut-être différentes de l'intégration de la femme dans le monde européen du travail au XIX^e siècle. En particulier commence timidement la mode des jeunes filles sténodactylo, la mode des employées de bureaux, la mode des hôtesse de l'air. Celles-ci ne connaissent pas vraiment les problèmes de la production, elles pénètrent tout de suite dans le domaine de la « presse du cœur », de l'image romancée de la bureaucrate, de l'employée. Ce qui souvent ne leur permet pas de prendre conscience des problèmes de leur pays, et il est possible que leurs responsabilités, leurs tâches en souffrent.

En tout cas, les femmes qui travaillent se heurtent à un certain nombre de difficultés collectives, qui résultent d'abord

du maintien de la méfiance à leur égard. Une grande partie de la société des pays sous-développés reste hostile, même à l'égard des institutrices, même à l'égard des sages-femmes. Il n'y a guère qu'une petite élite, syndicale, ou politique, ou intellectuelle, du sexe masculin qui soit vraiment favorable à cette entrée de la femme dans la production et les responsabilités professionnelles. Aussi beaucoup de ces femmes se trouvent-elles terriblement isolées très souvent, soit sur le plan sentimental, soit à l'égard de leur propre famille.

Ceci nous amène à penser que les responsabilités sociales sont plus difficiles encore que l'entrée dans la production. Peu intégrées dans le travail, peu équipées au point de vue instruction, les femmes des pays sous-développés qui souhaitent ou qui voudraient prendre des responsabilités publiques, ont un autre obstacle à franchir, c'est ce que j'appellerai l'obstacle de la pudeur. Il est encore très difficile de se présenter comme un personnage *public*, qu'il s'agisse d'une militante syndicale, qu'il s'agisse également de responsable politique ou de responsable d'organisations féminines. Quelquefois, il faut qu'un grand drame ait amené une rupture dans la vie familiale pour qu'une femme s'y décide. Nous avons vu récemment à la télévision l'histoire étrange de cette femme sicilienne qui s'est barricadée chez elle, mais qui s'est mise à dénoncer les crimes de la Mafia qui avait tué son mari et ses fils. Il y a un exemple qui est peut-être plus significatif encore, celui d'une femme qui, à la mort d'un syndicaliste socialiste, son fils, qui s'appelait Salvator Carnevale et qui a été tué par la Mafia, s'est décidée, une fois qu'il a été tué, à jouer un rôle social et politique, alors que, jusque-là, elle s'était montrée réticente et peureuse

à l'égard du syndicalisme, comme bien des femmes dans ces régions où le syndicalisme représente un risque. Là encore, parce qu'elle jugeait qu'elle devait désormais représenter à la fois la vengeance et la justice.

Mais ce sont là des cas assez exceptionnels, et je pense qu'il faut aux femmes beaucoup d'énergie physique, beaucoup de force morale aussi, pour prendre des responsabilités sociales. Elles restent très isolées à l'égard de leurs compagnes engluées dans la mentalité traditionnelle et de celles qui comptent sur l'éternel féminin pour progresser plus vite dans la société nouvelle. Cependant, d'une manière paradoxale, une fois qu'elles ont réussi à s'imposer dans leur village ou dans leur quartier, un certain nombre de ces responsables sociales prennent une influence considérable, parce que, chez ces peuples si souvent aliénés ou bafoués par l'histoire, on a un sens épique, et il est certain que ces premières femmes responsables socialement ont quelque chose d'épique. Elles sont facilement admirées, comme des héroïnes de légende, et ont ainsi un rôle fondamental pour un certain nombre de raisons. Premièrement, peut-être ont-elles ou auraient-elles plus facilement que leur mari l'audience des femmes, en ce qui concerne les problèmes de la promotion ou de la responsabilité sociales. Les femmes acceptent passivement, je crois, dans l'ensemble des cas, les responsabilités sociales ou politiques de leur mari, car elles ont peur des risques. Le type de la militante nationaliste que l'on a vu en Algérie existe beaucoup moins, à ma connaissance, dans le domaine de la politique sociale, de la politique syndicale de tous les jours. Et je crois que seules des femmes peuvent persuader d'autres femmes de jouer un rôle en ce domaine-là.

Ces femmes ont un rôle fondamental également parce qu'elles ont un sens du concret. Peut-être parce qu'elles ne se sont pas très instruites ? Les théories politiques sont pour elles quelque chose d'un peu lointain, d'un peu difficile, mais elles voient immédiatement qui défend la justice et qui trahit la justice, et il est certain qu'elles ont un grand rôle à jouer dans l'aménagement nécessaire de toutes ces communautés rurales ou de toutes ces communautés de quartier qui sont en gestation pénible dans les pays sous-développés. Je dirai aussi qu'elles ont un sens du global, peut-être plus que les femmes des pays développés, qu'elles n'envisagent pas les problèmes sous l'angle du féminisme mais sous l'aspect de l'amélioration de la vie dans leur village. Si on les interroge, elles ont toutes sortes d'idées généralement pleines de bon sens. Enfin, elles ont peut-être un autre avantage, c'est celui de sentir la fragilité du bonheur : parce que femmes peut-être, parce que paysannes, parce que vivant dans les pays sous-développés, elles savent que tout est facilement remis en question, que rien n'est donné pour toujours, qu'il faut sans cesse recommencer, être lucide, et c'est peut-être un exemple et un apport qui pourraient nous enrichir nous-mêmes. Bien entendu, à mesure que les militantes se multiplient, à mesure que le régime politique est plus favorable, leur possibilité d'action est plus grande, mais paradoxalement les possibilités d'usure aussi, et le sens de l'épopée s'émousse souvent. Il y a des risques de conformisme quelquefois. Il y a aussi le danger du confort. A mesure que le confort pénétrera dans leur milieu, auront-elles toujours ce même courage de revendication et de protestation ? Et de contestation ?

(Suite page 8)

« Le harem et les cousins »

Dans son livre *, Germaine Tillon, alias Kouri, n'a pas eu l'intention — elle nous le dit plus loin — de faire un tableau de l'asservissement des femmes dans les sociétés primitives, mais de rechercher pourquoi la condition féminine s'est dégradée dans un type de société très particulier, celle qui a poussé sur les rives de la Méditerranée et qui s'oppose à la fois aux sociétés dites « sauvages » et aux « républiques modernes ».

Cette société, que l'auteur appelle la « république des cousins » diffère des deux autres à maints égards, mais surtout par la pratique de l'endogamie, autrement dit du mariage entre proches parents — qui peut aller jusqu'à l'inceste.

Nous savions depuis l'école, que les Ptolémée épousaient leur sœur, mais, grâce à Kouri nous découvrons que ce n'est pas une coutume particulière à l'Égypte. Dans tout le Maghreb, aujourd'hui encore, l'idéal est d'épouser la personne qui ressemble le plus à une sœur, c'est-à-dire une cousine germaine, fille d'un oncle paternel. « Les gens aiment épouser la fille de leur oncle paternel comme ils aiment manger la viande de leur élevage. » Cette opinion d'un vieux Marocain traduit une volonté de rester entre soi, à l'abri des menaces extérieures, de goûter le pain fait à la maison, l'eau de sa source, le vin de sa vigne.

Si la république des cousins a connu un âge d'or, elle n'a cessé de se dégrader depuis. Pourquoi ? Germaine Tillon, pour en trouver les causes, est remontée jusqu'à 7 000 ans en arrière. Nous n'avons pas la prétention de retracer toutes les phases de son argumentation si brillante ni de reproduire ses passionnantes digressions. Ce serait impossible ici, et il vaut mille fois mieux lire son livre. Disons simplement que cette volonté acharnée de vivre entre soi, « là où elle s'est heurtée à des impossibilités », paraît à Kouri la cause principale de cette dégradation.

Ces impossibilités sont le fait en particulier de la sédentarisation et de l'urbanisation. Le Bédouin a pu sauvegarder son monde clos tant qu'il vivait en nomade, ou à la rigueur en cultivateur, dans sa tribu, mais dans les villes il n'a pu le maintenir qu'en « tendant un rideau de fer entre la société des hommes et les femmes, c'est-à-dire pratiquement entre la cité et la famille ». Le voile et le harem ne sont qu'un moyen de reconstituer la solitude perdue, « le monde imaginaire où l'on vit entre parents ».

Là, une autre surprise nous attend. Nous aurions volontiers vu dans l'Islam un des facteurs du maintien des femmes dans un état d'infériorité. Or c'est tout le contraire. C'est Mahomet qui, au VII^e siècle « avec la plus grande rudesse et la plus grande constance, a tenté de donner à la femme les droits d'une personne ». Comment ? En prescrivant qu'elle reçoive



Photo Unesco - Dominique Roger

* Editions du Seuil.

sa part d'héritage, comme les hommes. Le prophète apparaît là comme l'un des plus grands féministes de son temps.

Mais, dans le Maghreb comme ailleurs les hommes s'arrangent pour ne prendre de leur religion que ce qui leur est commode et omettre le reste. L'obligation de donner aux femmes leur part d'héritage était, sinon une impossibilité, du moins une grande contrariété. Au surplus, diviser le troupeau ou la terre n'était pas facile. La société s'est défendue en tournant la loi coranique. La veuve ou l'orpheline, effrayée de se trouver sans protection, s'en remettait au fils, au frère, coopérant ainsi elle-même à sa spoliation. Et, dans les villes, on séquestra plus étroitement les filles pour qu'elles n'épousent que des cousins.

Mais donnons maintenant la parole à Kouri, que Miarka est allée interviewer.

Miarka. — Je viens de relire ton livre et je m'aperçois qu'il y a des quantités de digressions qui sont si intéressantes que l'on perd le fil du récit. C'est seulement en revenant en arrière qu'on s'aperçoit qu'elles sont toutes indispensables pour la compréhension globale de ce que tu dis.

Kouri. — En réalité, je me suis donné beaucoup de peine pour écrire un livre facile à lire, mais je ne pouvais éviter de me référer à un certain nombre de notions fondamentales; je les croyais dans le domaine public et je me suis aperçue qu'elles ne sont pas familières aux non-spécialistes en lisant certains articles qui rendaient compte du bouquin.

M. — Quel est le thème principal de ton livre ?

K. — Ce n'est pas en tout cas un pré-chi-précha sur la libération de la femme, ni même une description de la condition des femmes dans la Méditerranée — cela a été cent fois fait. Par contre, on n'a jamais, à ma connaissance, expliqué pourquoi cela se passe ainsi, et c'est cela que j'ai voulu faire, en partant de données que j'ai personnellement observées, et en remontant jusqu'à la préhistoire...

M. — Tu parles en particulier de la limitation des naissances à la période préhistorique ?

K. — Ce qui est certain, en tout cas, c'est que la population à l'époque paléolithique s'accroît très peu; en pratique elle est numériquement immobile. C'est aussi le cas des sociétés sauvages.

M. — Pourquoi ?

K. — Il y a, semble-t-il, une forme de limitation des naissances chez les animaux. Par exemple, chez certaines espèces d'oiseaux, des oiseaux en surnombre sont empêchés par les autres d'installer leur nid dans la colonie. Pour les hommes on peut imaginer que la limitation des naissances a pu se faire en supprimant des enfants à leur naissance, surtout des petites filles... Naturellement il est difficile de savoir ce qui s'est réellement passé aux temps préhistoriques, mais on pense en tout cas que le cerveau humain était sensiblement le même qu'aujourd'hui, et il est probable que l'imagination humaine était aussi intense que maintenant. Or nous constatons que le progrès technique est très lent pendant toute la période. Pour cette raison j'imagine qu'il a dû y avoir une sorte de « blocage » de l'invention dans la direction technique car le progrès technique devait alors être générateur de famine en amenant une destruction du capital (c'est-à-dire, en l'occurrence, du gibier). L'imagination bloquée d'un côté a dû fuser dans une autre direction, par exemple la magie ou bien la

Si mal respectée qu'ait été la loi, l'héritage féminin n'en a pas moins hâté la dislocation de la tribu. L'enchaînement, dès lors, apparaît nettement : la tribu disloquée accepte des étrangers, et l'on voile les filles pour les réserver aux garçons de la famille.

L'urbanisation, enfin, achève de détruire les vieilles structures, mais la femme n'y a pas gagné. A l'âge d'or de l'endogamie, elle épousait un cousin qu'elle connaissait. Son nouveau foyer était proche et amical. Maintenant, quand elle épouse un étranger (entendons étranger à la famille), elle entre dans un clan généralement hostile et doit supporter les vexations dont l'abreuvent belle-mère et belles-sœurs. « Détribalisée, elle n'est pas parvenue pour autant à devenir une personne. »

politique. A mon avis, l'invention politique est beaucoup plus ancienne que l'invention technique, je m'imagine que la société civilisée est une société surtout orientée vers l'invention technique, alors que les sociétés sauvages sont orientées principalement vers l'invention politique.

Ce qui me frappe aussi c'est le fait que le contact avec la civilisation européenne a représenté un choc presque mortel pour les sociétés dites « sauvages » (les Australiens, les Indiens d'Amérique, les Pygmées d'Afrique) : elles ont disparu rapidement dès que nous les avons approchées. Au contraire, à la suite de la colonisation, les populations d'Afrique du Nord et d'Asie ont augmenté numériquement. Or, à mon avis, les deux colonisations n'étaient ni meilleures ni pires les unes que les autres et la différence de nature se trouve entre les deux types de civilisations colonisées : l'une appartient au « secteur historique » (secteur de l'écriture qui s'étend de la Chine à l'Atlantique) et l'autre appartient au deuxième secteur, sans histoire et sans écriture.

Dans le premier secteur on trouve une tendance à l'expansion numérique de la population; dans le deuxième secteur une propension à l'immobilisme dans ce domaine. Cela est logique puisque la société à écriture est agricole ou industrielle et que son revenu croît en même

L'étonnant document sociologique que Mme Gabriella Parca vient de publier chez Gonthier : *Les Italiennes se confessent*, révèle et dénonce avec éclat la demi-servitude dans laquelle les Latins chrétiens des pays méditerranéens tiennent les femmes. Les femmes italiennes, tout comme leurs sœurs espagnoles, et peut-être plus de Françaises que l'on ne croit, sont bien loin de pouvoir se considérer comme des êtres humains « à part entière »...

Gabriella Parca a choisi parmi les quelques cinq millions de missives envoyées, par des femmes de tous âges et généralement de condition modeste, aux « courriers du cœur » de deux hebdomadaires italiens à grand tirage, 8.000 lettres dont elle a extrait les passages les plus significatifs. « Le public féminin qui se reflète dans ces confessions, souligne-t-elle, se compose d'ouvrières, de ménagères, de paysannes, de domestiques, de midinettes, de petites employées et d'écolières. Ces catégories représentent plus de 60 % de la population féminine... Nous décou-

“DÉCOLONISATION”

DE LA FEMME ?

(Suite de la page 1)

noire s'ajoute à ce tableau, malheureusement incomplet.

De toutes ces études, il ressort que la femme du tiers-monde n'a pas été libérée par la décolonisation. Ou pas encore. Sa longue marche, commencée il y a des millénaires, l'a bien souvent ramenée au point de départ. Et il lui faudra encore beaucoup de patience pour parvenir à inverser le cours de son destin.

J. RAMEIL.

temps que la main-d'œuvre. Les sociétés sans écriture sont des sociétés de chasseurs ou de petite agriculture.

On sait, d'ailleurs, que l'écriture a été inventée pour gérer des Etats, donc à partir d'une gestion de capital par l'Etat. Chez des chasseurs ou des ramasseurs de glands, on ne peut pas thésauriser, et par conséquent administrer. En somme il y a une liaison politique entre le revenu et la natalité.

M. — Quand je te lis, j'ai l'impression que tu me parles. Cela tient, entre autres, à ton style, à ta façon très personnelle de donner des explications en t'adressant directement à ton lecteur. Tu nous conduis un peu par la main. Mais ton livre est très riche et chaque chapitre semble être matière à un livre.

Le lien entre le monde que tu décris et le monde moderne, entre le monde des campagnes et le monde urbain (p. 186) sont des pages rapides et claires, prise de conscience plutôt que conclusions.

Connais-tu un des derniers ouvrages de Giono, *Les Deux Cavaliers de l'orage*, dont l'action se passe dans le Midi ? Ce n'est qu'un an après, en te lisant, que j'ai compris la profondeur et la réalité des personnages décrits dont les liens fraternels et beaux-fraternels l'emportaient le plus souvent sur les liens conjugaux. C'est un de tes nombreux thèmes. Ainsi tu ouvres bien des portes.

Les Italiennes se confessent

vrons ainsi une Italie mineure et secrète, l'Italie de ces immenses ensembles qui s'élèvent à la périphérie des grands centres, celle des petites maisons de campagne, l'Italie des longues files d'ouvrières qui rentrent de leur travail à bicyclette ou de l'interminable promenade le long de la rue principale dans les villes de province. Cette Italie dont nous ne connaissons que la façade de même que, de ces femmes, nous ne connaissons que le visage. »

Prises dans un réseau de préjugés et de superstitions, elles se débattaient comme des mouches prisonnières d'une toile d'araignée. Dominées par la famille et le milieu qu'elles surveillaient étroitement, surtout dans le sud de l'Italie, culpabilisées dès l'enfance par les tabous, honteuses de la moindre pensée se rapportant au sexe, dont elles se font souvent, dans une ignorance qui confond, une image aberrante, elles n'arrivent pas à se libérer d'une morale élaborée pour la plus grande liberté des hommes; elles n'arrivent pas à prendre, seules, la res-



pensabilité de leur conduite, ou, si elles l'ont prise, c'est sans aucune sérénité.

Ainsi écrivent-elles au courriériste inconnu d'un journal pour raconter leurs tentations et leurs peurs folles devant l'amour ou les hommes, ou bien leurs remords gigantesques d'un péché parfois enfantin

qu'elles n'ont confessé ni à leur mère ni au prêtre, mais qu'elles croient devoir raconter à un fiancé. La virginité, ce « bien » le plus précieux de la jeune fille, reste le thème obsédant de nombre de ces lettres. « Quand j'étais toute petite, j'ai perdu ma virginité du fait de mon frère qui était déjà grand. Maintenant, je comprends ce que cela signifie de ne plus être pure et deux crain- je me tourmentent. Premièrement, quand je serai sur le point de me marier, serais- je obligée de dire ce qui m'est arrivé et avec qui ? Deuxième tourment dont je voudrais tant que vous me déliiez : ai- je effectivement commis une faute ? Est- ce moi qui suis responsable ? » Une autre à qui même mésaventure est arrivée jadis : « Faut-il que je m'en confesse... Comment ?... Je vous en supplie, venez à mon secours si vous ne voulez pas ma mort... » En somme, le courriériste, appartenant à un milieu différent de celui de leur entourage, représente un « autrui » libérateur. « Je suis une jeune fille de dix-huit ans, grande et blonde. Je suis affreusement triste du fait qu'un jour que je rentrais de l'école, j'étais encore toute petite, des garçons plus grands que moi m'ont arrêtée au milieu d'un bois où je passais et ils m'ont prise. J'ai peur, puisque j'étais encore toute petite, d'être abimée. Je suis fiancée et me marierai bientôt. Aussi je voudrais savoir si je suis encore normale... Que pensez-vous ? Aurai-je des enfants ? »

En plein désarroi, elles hésitent sur l'attitude à prendre vis-à-vis d'un homme amoureux qui menace de leur tourner le dos si elles ne lui cèdent pas et qui pourrait bien les abandonner si elles cédaient. « Mon fiancé m'a déclaré que si je l'aimais vraiment, je devais lui donner une preuve de mon amour. Je ne voulais pas, mais après de nombreuses hésitations j'ai cédé... Un jour... mon fiancé a déclaré : « Ce n'est pas que je ne t'aime plus, mais je ne tiens pas encore à fonder une famille... » Histoire vieille comme le monde, mais au xx^e siècle, est-ce encore si tragique, toute question d'amour mise à part, d'être « abandonnée » ? Beaucoup de confidences font état de la terrible jalousie des hommes méditerranéens, qui les torturent de questions même quand elles affirment n'avoir jamais eu d'aventures.

« Je suis une ouvrière de vingt-trois ans, assez jolie et cependant résignée à rester vieille fille, simplement du fait que j'ai été élevée dans des principes moraux et que je suis décidée à ne jamais les enfreindre... S'il existe encore des garçons comme il faut, ils sont si rares que les jeunes filles qui ne cèdent pas finiront presque toutes par rester complètement seules dans la vie. » Celle-là croit savoir ce qu'elle veut, mais la suite semble bien prouver que son amertume n'est qu'un prétexte pour fuir le mariage, et sa vertu rigide, un dégoût de l'amour.

Que penser de cette autre lettre : *Malgré mes cinquante printemps sonnés, je suis encore une femme attrayante et les soupirants ne me manquent pas. Comme mon mari ne l'est plus que de nom depuis de nombreuses années, je vous demanderais conseil : puis-je répondre à la sympathie que me témoigne un autre homme et aspirer, bien qu'en retard, à ce bonheur auquel toutes les femmes ont droit ?* On reste confondu devant cet infantilisme tenace, devant une dépendance telle que, même quinquagénaire, elles ont besoin d'être dédouanées par un journaliste qu'elles investissent d'une autorité supérieure... Mais hélas ! le plus souvent les femmes sur le retour sont devenues des matrones autoritaires et acariâtres, qui prennent leur revanche sur un passé de soumission en terrorisant à leur tour leurs filles et en dominant un époux qui aspire à chausser ses pantoufles...

Il faut noter que, dans ce pays très catholique, la religion tient peu de place parmi leurs préoccupations. Elles redoutent la vindicte de leur père, de leur fiancé ou de leur époux, et c'est le mâle qu'elles ont peur d'offenser plutôt que le Seigneur. Néanmoins, il y a un vague fond de terreur religieuse dans leur épouvante d'être « indignes » ou « méprisées », qui combat un désir naturel d'être aimées. Le grand cinéaste italien Fellini a admirablement décrit ce conflit dans *Juliette des esprits*, film généralement mal compris et qui n'a eu qu'un succès d'estime. *Juliette des esprits*, véritable psychanalyse en images, est l'histoire d'une jeune femme de la bonne bourgeoisie italienne, tendre, fidèle, naïve, très

« popote », qui découvre avec déchirement la trahison de son mari. Sa peine sans espoir pourrait aboutir à la résignation et se confiner dans la confection des confitures ou des conserves. Mais elle est traversée, fort heureusement, d'élans vers une vie nouvelle, vers l'inconnu. Cependant, elle se débat entre tous les fantasmes provoqués par toutes ses tentations, ses curiosités et sa peur, fruit d'une éducation arriérée et bigote, où pourtant un grand-père sensé a joué un rôle libérateur. Un film à voir.

Le fait que presque toutes ces Italiennes qui se confessent travaillent et ne dépendent pas matériellement d'un père ou d'un époux, semble n'avoir que peu d'influence sur leur attitude devant l'amour. Quoi qu'en pensent les psychologues et les psychiatres, cela est bien, car le droit à disposer de soi-même ne doit pas dépendre de considérations économiques, mais de l'égalité devant l'amour et d'un certain degré de civilisation. Si la morale, la religion, protègent indirectement la cellule sociale, la famille, l'enfant, on ne voit pas pourquoi elles sont si exigeantes et sévères pour la femme, si indulgentes pour l'homme, sinon parce qu'elles obéissent à la loi du plus fort, du « guerrier ». « On se demande comment certains préjugés obscurs et une certaine morale peuvent persister et accabler toutes ces jeunes femmes », écrit Gabriella Parca. La question ne s'éclaire que si l'on en cherche les causes et si l'on découvre de quelle façon et par quels moyens les forces puissantes qui ont prêché cette morale et favorisé ces préjugés, luttent encore contre toute nouveauté... »

Les chemins de la liberté

C'est l'angoisse qui maintient cet état de fait, c'est la peur du lendemain, la peur de l'opprobre, la peur d'être dévaluée, la peur du péché, la peur de la mort ou de la destruction, la peur d'une mort plus terrible que la mort (« Le salaire du pécheur, c'est la mort... »). Peur que Mme Solange Lambert, auteur de *Psychosomatique et angoisse féminine*, analyse avec toute la compétence d'un médecin qui a eu l'occasion de faire des centaines d'investigations dans l'inconscient féminin. Car le sentiment de culpabilité d'une femme — source d'angoisse ou de maladie — peut résister à son propre jugement, à sa révolte, lui coller à l'âme comme une tunique de Nessus, et ses causes sont parfois si anciennes et si irrationnelles qu'elle n'en a même pas conscience et n'a donc aucune prise sur elles.

« La maladie peut-elle conduire à la liberté ? » se demande Solange Lambert. Oui, à condition d'en guérir, et que cette guérison soit un moyen de se mieux connaître. Car la prise de conscience, difficile, souvent lente, entraîne la guérison et la libération.

On sait que de nombreuses maladies ou lésions, ulcères, éruptions cutanées, asthme, et bien d'autres encore plus graves, ne sont causées ni par quelque microbe, ni par quelque processus organique, mais qu'elles sont d'origine purement psychique. Ces troubles sont dits alors « psychosomatiques » (somatique : d'un mot grec signifiant le corps). Si certains conflits inconscients se manifestent par des troubles du comportement, par la névrose d'angoisse, les phobies, les obsessions, etc., ils peuvent aussi trouver une issue dans une maladie quelconque qui devient une échappatoire à l'angoisse. Le

médecin étudie ce « langage du corps » et l'interprète. Solange Lambert a donc guéri des malades atteintes d'affections de la peau par une psychothérapie voisine de la psychanalyse, reposant, en tout cas, sur la même science de l'inconscient. La femme, surtout, est traumatisée par des interdits sociaux et parentaux en face desquels elle se montre soit « soumise », soit « révoltée », soit ni l'un ni l'autre, « simplement femme », ce qui, dans ce dernier cas ne la met pas à l'abri d'un déséquilibre passager, mais la rend certainement plus apte à la guérison.

On lira avec le plus grand intérêt et beaucoup de profit, le récit de ces guérisons et la description de ces « cas » si révélateurs de la psychologie profonde de la femme.

C'est en s'appuyant sur des lois sociales adaptées aux problèmes actuels que la femme trouvera le chemin de sa liberté ; des conditions de travail adaptées à son état de femme, qui n'est pas celui de l'homme, des conditions de vie familiale décentes pour sa dignité de mère de famille, la possibilité légale de décider de ses grossesses et non de les subir comme une calamité propre à la femme. Accablées de travaux, ou profiteuses de privilèges qui ne les valorisent pas pour autant, nombre d'entre elles restent des *attardées affectives*, écrit Mme Solange Lambert.

C'est aussi en usant de ce gracieux pouvoir civilisateur, que tant d'auteurs, depuis des siècles, se plaisent à reconnaître à la femme, qu'elle établira des rapports plus harmonieux et plus justes avec son conjoint, et cela, qu'elle soit blanche ou noire (on le verra plus loin en lisant *Tante Bella*, par Joseph Owono, écrivain africain noir). Voici comment s'exprime une malade de Mme Solange

* Gonthier, éd.

Lamberton, épouse d'un homme « méditerranéen », femme charmante et lucide, au demeurant :

« Vous savez, j'ai dû me bagarrer, oh ! pacifiquement, avec mon mari. En bon Espagnol qu'il est resté, il ne voulait pas que je continue à travailler au moment de notre mariage, mais j'ai tenu bon. Il ne voulait pas que je travaille au-dehors, mais à la maison rien à faire pour qu'il m'aide. Je suis arrivée à obtenir qu'il passe l'aspirateur de temps en temps, pas sans mal ; mais là, il tient une mécanique dans la main, alors il se sent moins humilié ! Quand nous allons dans sa famille, en Espagne, il redevenait cent pour cent Espagnol : ni bonjour, ni au revoir ; jamais il ne m'aiderait à porter un paquet. D'ailleurs il y a là-bas un mot pour désigner les hommes qui portent les paquets, ça équivaut à peu près à une « lavette » en français. Et les femmes espagnoles acceptent. Ici en France, les Espagnoles pas évoluées (j'en connais

beaucoup) sont choquées de voir un homme aider sa femme... Mais même ici, je pourrais être à l'article de la mort, jamais mon mari ne ferait la vaisselle ! C'est mon fils qui la fait de temps en temps et il ne se sent pas humilié pour autant... »

Les troubles psychomatiques, tout comme les lettres aux courriéristes du cœur, sont de véritables « appels aux secours » de femmes encore tenues sous la servitude sur le plan du sexe. « L'Italie reste un vaste harem, et notre société est faite de ce qui se tait et non de ce qui se dit », a pu écrire un écrivain italien, C. Zavanattini. L'Italie, l'Espagne, la Grèce, mais aussi la France et bien d'autres pays. Même aux Etats-Unis, où elle a pris une place dominatrice, établissant une sorte de matriarcat, la femme n'est pas libérée pour autant. Si l'on en croit le rapport de Kinsey (médecin qui a interrogé des milliers de femmes) 80 % des femmes américaines demeurent frigides, tant est

puissant, profond, insaisissable, l'interdit puritain de la satisfaction sexuelle, même conjugale. C'est d'ailleurs pourquoi de jeunes romanciers américains, et non des moindres, ont créé le mythe de la prostituée noire, restée sensuelle et plus véritablement femme que la femme blanche. Défi, bien entendu, et leurre, dû à un besoin de revanche.

« A vrai dire, culpabilisées, mal informées ou refusant de s'informer, écrit Mme Solange Lamberton, les femmes sont le plus souvent leur propre ennemi, mais sans le savoir, sans le vouloir. » Et l'on voit combien il faudra d'efforts judiciaires, d'évolution heureuse, pour que la situation de la femme, dans la société ou dans le secret de ses amours, s'améliore, pour qu'elle atteigne une véritable liberté, l'équilibre et la joie, et pour que les hommes, enfin, comprennent qu'ils ont tout à y gagner.

Anne FERNIER.

LA LOI DU MALE ou le « mea culpa » d'un époux camerounais

Nous extrayons les lignes qui vont suivre d'un livre écrit par M. Joseph Owono, Tante Bella *, récit de la vie d'une femme noire au Cameroun, au début de ce siècle. M. Joseph Owono est également l'auteur d'une étude : Le problème du mariage dotal au Cameroun français, publiée en 1953.

Sensible, dès son plus jeune âge, aux souffrances de sa tante Bella dont il nous conte la pénible destinée, sensible aux qualités de tendresse et de dévouement de tant de femmes noires à qui les préjugés, les superstitions, la loi mâle, réservent un sort d'esclave ou de victime, M. Joseph Owono a fait, au cours de sa vie, un profond retour sur lui-même. Le contact avec les civilisations blanches lui ayant permis de faire des comparaisons et des réflexions constructives, il s'est consacré de bonne heure à l'émancipation de la femme noire. Un truc, écrit-il dans un langage direct et plaisant, où vous êtes tout seul à prêcher à tout un continent sur la nécessité d'évoluer de la femme.

J'ai vaguement appris que d'autres ont essayé de s'occuper de la question, mais j'ignore où ils en sont. Quant à moi, j'ai vu assez tôt que ça n'intéressait pas les Camerounais, mais le comble c'est que ça n'intéresse pas, non plus, les Camerounaises !

Il est vrai que les structures archaïques tiennent bon, et que le passage sera dur, en Afrique noire comme ailleurs, entre un passé condamné par l'évolution et un avenir plus juste. Une coutume millénaire fait que la femme camerounaise ne s'appartient jamais. Elle appartient à son père, dont elle quitte la tribu pour suivre le mari qui a payé la dot. Elle n'est qu'un bien monnayable. Nous autres, dit Tante Bella, nous n'existons que parce que les hommes existent. Pas d'homme, pas de femme. ...il est inutile de lutter. C'est « Zamba », Dieu, qui l'a décidé ainsi... Ainsi, derrière la soumission des femmes africaines, des femmes jaunes, des femmes arabes, des latines aussi comme d'autres blanches, on retrouve presque

Photo Unesco
P.A. Pittet



toujours une terreur religieuse entretenue par les sorciers et les prêtres de toutes les religions depuis des siècles, presque tous mâles, il faut le noter. Les églises chrétiennes, depuis un quart de siècle, ont évolué, et il est significatif que plusieurs femmes aient été ordonnées pasteurs.

A. S.

« En route pour le retour, je me mis à méditer sur les révélations de Rosalie qui me faisaient revoir ma femme sous un angle nouveau.

» La vie entre nous deux n'avait pas toujours été ce qu'elle est maintenant. J'avais commencé par lui mener un train de l'enfer, où les disputes orageuses et la chicotte ne manquaient pas. Je me plaisais à la torturer pour un oui ou pour un non, et la pauvre Rosie avait subi ce martyre sans se plaindre. Du moment que je l'avais épousée au prix d'une dot élevée, elle était « ma femme », avec tout ce que cette possession me donnait comme droit sur elle.

» Je pouvais disposer d'elle comme je le voulais, et si elle s'avisait de rouspéter un tant soit peu, je ne manquais pas de lui rappeler qu'elle m'appartenait, corps et âme.

» C'était ma femme, et aussi la mère de mes enfants, mais tout s'arrêtait là, et c'était aussi tout ce qu'elle représentait pour moi. Rien de plus.

» Je l'aimais, bien sûr, à cause de son physique fort agréable. Mais, était-ce l'amour ? N'était-ce pas le simple usage par le propriétaire d'un objet ordinaire ?

Ma moitié, dans le ménage ? Allons donc ! Pas de ça. Une femme n'est qu'une femme, un point, c'est tout. Si elle n'est pas contente, qu'elle me rembourse ma dot et je m'en paye une autre. Je revoyais et je me reprochais les diverses occasions où, pour des peccadilles parfois exagérées par moi, je l'avais battue comme une esclave, malgré ses supplications dont le seul souvenir me déchire le cœur aujourd'hui. Souvent même, je l'avais chassée de ma case, de mon lit, lui confisquant ses robes. Un soir que je rentrais tard, j'avais failli lui crever un œil, parce qu'elle s'était amusée à me demander d'où je venais, et pourquoi j'étais resté si longtemps dehors, jusqu'à minuit passé. Une autre fois, elle avait couché à la cuisine, sur mon ordre, parce que j'avais amené une autre femme à la maison.

» Tout cela, la pauvre Rosie l'avait enduré, non pas avec le sourire, il est vrai, mais en s'accommodant au mieux de la situation.

» Puis, deux ou trois ans après notre mariage, mon attitude commença à changer vis-à-vis d'elle, et je me voyais lui témoigner graduellement des égards que je lui avais refusés au début de notre vie conjugale. Et maintenant que j'avais été amené à comprendre l'immense effort qu'elle avait fait pour harmoniser les relations entre elle et moi, j'étais enfin capable de réaliser la somme de patience dont elle avait fait preuve, et aussi de suivre, par étapes successives, l'œuvre de transformation pacifique qu'elle avait entreprise sur ma grossière personne et mes sentiments, tout en améliorant elle-même ses diverses qualités d'épouse, de mère et d'éducatrice de nos enfants. »

J. OWONO.

* Tante Bella, Librairie « Au Messager », Yaoundé, Cameroun. (Ce livre est à la Bibliothèque de l'A.D.I.R.)

Vie des Sections

SECTION LOIRET-CENTRE

En ce 23 octobre 1966, nos camarades orléanaises avaient eu à cœur d'organiser une sortie typique de la région, aux alentours d'Orléans, qui fut à la fois une journée du souvenir et une réunion d'amitié.

A travers une forêt magnifique, dans la gloire des feuillages roux d'automne éclairés par un beau soleil, nous atteignions la stèle à la mémoire des morts du maquis de Samatha, où le propriétaire, M. Deschamps, nous attendait.

Mme Larsen, au nom de ses camarades du maquis, nous fit un résumé de ce que fut cette vie clandestine dans les abris en pleine fuite demeurés intacts, et de ce que furent les combats au moment des arrestations.

Elle évoqua le rôle et le nom des maris de nos camarades qui ne rentrèrent pas, le capitaine Wilkinson, agent du War Office et également rattaché aux réseaux Buckmaster, exécuté à Buchenwald, Jacques Chevallier, le capitaine Lauritz Larsen, héroïques et courageux, qui moururent en déportation. Elle nous parla également des déportés et des évadés qui sont revenus, M. et Mme Béraud, MM. Foucault et Gonin, M. et Mme Besnard, M. et Mme Toutain, pour ne citer que ceux qui participèrent à cette réunion.

Une minute de silence en souvenir de tous les morts de la Résistance en Sologne du Loiret, puis, dans un dédale de petites routes de forêt, nous nous retrouvions au restaurant de la Croix Blanche, à Marcilly-en-Villette, où un déjeuner de chasseurs... gourmets nous fut servi.

Ambiance en rapport avec la qualité du menu et la joie des retrouvailles, beaucoup de 57.000, transport correspondant aux arrestations de 1944, et de nombreuses Parisiennes : Marguerite Billard, déléguée de la Section Parisienne, Catherine Goetschel, qui avait quitté ses amis pour assister à la cérémonie, Mmes Come et Payen, du conseil d'administration, représentaient l'A.D.I.R. Les Orléanais et Orléanaises au complet, des camarades de Vierzon, de Vendôme, du Loir-et-Cher, des Tourangelles malgré le long trajet, s'étaient jointes à nous.

Ensuite, ce fut la visite du Parc floral de la Source, encore en beauté, et nous étions accueillies en fin de journée par Irène Besnard dans son véritable musée, où les coupes de champagne et un buffet bien garni ajoutèrent à l'ambiance d'amitié et de gaieté.

Très bonne journée où nous regrettons d'autant plus les absentes, malades ou en cure, ou retenues par des obligations familiales.

Nous avons eu une pensée pour toutes et leur adressons toute notre amitié.

Marguerite FLAMENCOURT.

SECTION PARISIENNE

Toutes les camarades sont invitées au dîner qui aura lieu le **mardi 14 février 1967** à 20 heures, à l'Association des Français Libres, 6, square du Champ-de-Mars, Paris-15°. Prix du dîner : 15 francs tout compris.

Nous espérons que vous serez nombreuses et vous prions de vous inscrire soit à l'A.D.I.R., soit chez Mme Billard, 13, rue du Vieux-Colombier, Paris-6°. Tél. : 548-72-42.

SECTION LOIRE-ATLANTIQUE

Nos amies de Nantes avaient eu l'heureuse idée de faire coïncider leur réunion annuelle avec la signature du livre *Les Françaises à Ravensbrück*.

Le samedi 3 décembre, nombreux furent les Nantais résistants, anciens déportés et amis des uns et des autres qui se pressèrent dans le hall du journal *Presse-Océan*, où notre présidente, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, ainsi que Renée Mirande, pendant près de trois heures ne cessèrent de dédicacer ce livre si apprécié. Le vin d'honneur, offert par le quotidien qui nous recevait, permit à nos deux camarades d'affirmer les buts que nous poursuivions : perpétuer le souvenir des atrocités passées pour que jamais plus les générations qui suivront la nôtre ne revoient cela.

Des camarades de la région et même au-delà s'étaient rendues à l'invitation de Jeanne Bouvron : Paris, Le Mans, Angers, Saint-Nazaire, Chateaubriant étaient représentés ; en fin de soirée, un dîner, qui ajouta un fleuron à la réputation de la gastronomie nantaise, réunit les membres de la section locale, leurs parents et leurs amis et clôtura cette journée, marquée par le souvenir et l'amitié, qui a certainement laissé aux Nantais une image très belle et très digne de la femme déportée de la Résistance.

A.-M. BOUMIER.

RENCONTRE INTERRÉGIONALE DE NORMANDIE

Un mastic a fâcheusement tronqué l'interview de M. Leconte par Denise Come. Nous redonnons ci-dessous le passage en entier :

« Lors de notre pèlerinage sur les plages du débarquement, nous avons eu le plaisir de compter parmi nous, M. Leconte, mari de notre camarade Andrée Donjon.

» Que de souvenirs émouvants lui rappelait ce retour sur ces lieux où il avait débarqué le 8 juin 1944 avec le 1^{er} bataillon du Tchad !

» Nous patauguions dans l'eau sous les bombardements d'obus, mais nous étions « tous gonflés » m'a-t-il dit.

» Puis il me raconte son périple. Après avoir fait la jonction avec les Alliés et la 2^e D.B. à Arronanches, il arriva à Paris dont il n'a pas oublié l'accueil délirant. Puis ce fut Strasbourg, Sarrebourg où il fut blessé par un barrage de mortiers. Guéri, il repartit et participa à la libération de Buchenwald dont il garde un souvenir affreux, les fours crématoires étaient encore pleins.

» Parti ensuite en Indochine, il en revint comme rapatrié sanitaire, une jambe en si mauvais état, qu'on dut la lui couper.

» Je m'incline devant le courage de cet homme et pense que nos camarades seront toujours heureuses de l'accueillir avec sa femme à notre foyer de l'A.D.I.R. »

✱

D'autre part, nous nous sommes rendus coupables d'un oubli que nous prions Gisèle Caubrière de bien vouloir nous pardonner. Si Anne-Marie Boumier a pu préparer l'itinéraire du pèlerinage sur les plages du débarquement, c'est parce que Gisèle et son mari, avec leur gentillesse habituelle, ont mis leur voiture à sa disposition. Cela méritait d'être mentionné.

SECRÉTARIAT SOCIAL

Guide du grand invalide : la loi du 20 octobre 1965, n° 65-883 accorde au guide bénévole la possibilité de s'assurer volontairement. Rappelons le texte de cette loi :

Article premier : Après le premier alinéa est inséré dans l'article 244 du code de Sécurité sociale un nouvel alinéa rédigé comme suit :

« La faculté de s'assurer volontairement est également accordée à la personne qui, sans recevoir de rémunération, remplit effectivement les fonctions et obligations de la tierce personne auprès de son conjoint ou d'un membre de sa famille infirme ou invalide et bénéficiaire d'un avantage pour tierce personne servi au titre d'un régime social légal ou réglementaire. »

Article 2. — La personne qui justifie avoir rempli les fonctions de la tierce personne auprès d'un infirme ou invalide, dans les conditions visées à l'article précédent, peut acquérir des droits à l'assurance volontaire pour la couverture du risque vieillesse, moyennant le versement des cotisations afférentes aux périodes pendant lesquelles elle a rempli ces fonctions.

ORDRE DU PORT DES DÉCORATIONS

1. Légion d'Honneur.
2. Croix de la Libération.
3. Médaille militaire.
4. Ordre national du Mérite.
5. Croix de guerre 1914-1918.
6. Croix de guerre 1939-1940.
6. Croix de guerre des T.O.E.
- 6 bis. Croix de guerre des T.O.E.
7. Médaille de la Résistance française (ordonnance n° 42, du 9 février 1943).
8. Croix du Combattant volontaire (19 décembre 1935).
- 8 bis. Croix du Combattant volontaire de la Résistance.
9. Croix du Combattant (20 mai 1931).
10. Médaille des Evadés (20 août 1926).
11. Médaille de l'Aéronautique (décret du 19 décembre 1945).
12. Médaille de la Reconnaissance française (décret du 5 juin 1929).
13. Médaille des Services volontaires dans la France libre (décret du 4 avril 1946).
14. Médaille de la Gendarmerie Nationale (décret du 5 septembre 1949).
15. Médaille de la Victoire (loi du 14 mars 1936, décret du 23 mai 1937).
16. Médaille des Déportés, Internés, Otagés, Prisonniers civils.
17. Décoration des Ordres coloniaux : Orient, Dardanelles, Levant.
18. Médailles commémoratives - Médaille du Bataillon français de l'O.N.U.
19. Croix du mérite maritime (décret du 16 avril 1930).
20. Croix de l'Ordre de la Santé publique (décret du 18 février 1938).
21. Croix de l'Ordre du Mérite commercial (décret du 27 mai 1939).
22. Croix de l'Ordre du Mérite artisanal (décret du 11 juin 1948).
23. Croix de l'Ordre du Mérite touristique (décret du 27 mai 1949).
24. Croix de l'Ordre du Mérite combattant (décret du 14 septembre 1953).
25. Décorations universitaires.
26. Décoration du Mérite agricole.
27. Croix des Services militaires volontaires.
28. Croix du Mérite social (25 octobre 1936).
29. Médailles d'honneur.
30. Décorations étrangères.

IN MEMORIAM

Rémy Roure

Rémy Roure était parmi les survivants lucides de la Déportation. Il avait senti, plus qu'aucune autre épreuve, la blessure profonde que nous a infligée la vue, dans l'univers concentrationnaire, d'une déshumanisation trop bien réussie; et qu'il n'est pas difficile de fabriquer des bourreaux ni d'avilir les victimes.

D'où cette angoisse, dont beaucoup d'entre nous restent marqués comme lui, à la pensée que puisse renaître, si l'on n'y prend très attentivement garde, de semblables attentats contre la personne humaine. Tout ce qui porte atteinte à l'intégrité d'un homme lui était devenu positivement intolérable. Il le disait et il l'écrivait aussi dans ses articles du *Monde*, puis du *Figaro* que nous — ses anciens camarades d'une même épreuve — nous lisions avec reconnaissance et émotion.

Nous lui écrivions parfois pour lui demander de nous aider de sa plume dans des circonstances difficiles. Ainsi, en 1959, dans le cadre d'une campagne d'opinion pour faire connaître les expériences pseudo-médicales, avait-il consacré un éditorial aux « Lapins de Ravensbrück », y rappelant sa propre visite au camp, en mai 1945, « pour une recherche infiniment cruelle ». Hélas, il s'agissait pour notre ami d'essayer de retrouver la trace de sa femme et de sa sœur qui ne survécurent pas à leur déportation. De ce souvenir trop déchirant nous ne parlions jamais avec lui, mais nous le partagions douloureusement nous « les survivants », seuls témoins de l'atrocité des morts de la déportation, de l'étendue de leur sacrifice ».

Le fils unique de Rémy Roure, jeune philosophe très doué et officier de la 1^{re} Armée fut tué par une grenade en essayant lui aussi de chercher sa mère, un de ses neveux fut fusillé, un autre mourut en déportation. Ainsi, à son retour, dut-il surmonter des épreuves mille fois pire que la mort. Mais rien ne caractérise davantage la vie de Rémy Roure que le mot de « courage ». Pendant la guerre de 1914, jeune sous-lieutenant, il est blessé, fait prisonnier et tente trois évasions (à Ingolstadt, en forteresse de repréailles, il retrouve Georges Catroux, Charles de Gaulle et le futur maréchal Toukhatchevsky fusillé par Staline). Dès 1940, il commence l'organisation de la résistance intérieure avec le général Cochet et crée le mouvement et le journal « Liberté », qui fut à l'origine de « Combat », avec François de Menthon. Arrêté à Rennes en 1943, tandis qu'il convoie trois pilotes américains, il tente encore de s'évader, est blessé grièvement par la Gestapo, torturé quand même. Il ne livre rien, pas plus qu'il ne cède aux techniques de dégradation au camp de Buchenwald. Toutes ses forces restantes, il les consacra désormais à sa profession avec une probité et une rigueur absolues, passionné encore de servir les causes auxquelles il croit. Il y a un peu plus d'un an, souffrant d'une blessure pulmonaire réveillée après l'opération de la cataracte, il écrivait longuement pour s'excuser de n'avoir pu être présent à la présentation du livre des « Françaises à Ravensbrück » : « Encore une fois, pardonnez au vieil homme malade que je suis. Il est si triste de se sentir inutile, même quand ce que l'on pourrait faire est bien modeste... » Mais ce qu'il a fait a été, malgré son épuisement, de consacrer à notre livre un article qu'il nous est bien précieux de



Madame Mac Donald Lucas

La première fois que j'ai rencontré celle qui devait être notre doyenne, c'était à Fresnes, la nuit qui précéda notre départ pour Compiègne, — le grand départ des 27.000 — en route vers Ravensbrück. Notre dernière rencontre eut lieu à Londres, l'hiver dernier.

Au cours de toutes ces années, nous nous sommes rencontrées autant que les circonstances le permettaient, et, lorsqu'elle venait me voir à Londres, elle m'apportait toujours, en même temps que les nouvelles de France, celles des camarades, et surtout des 27.000, qui tenaient une place privilégiée dans son cœur.

Douée d'une mémoire remarquable, elle n'avait oublié aucun visage, aucun nom, aucune anecdote.

L'activité de Mme Mac Donald Lucas, née Tiphaine de Boisboissel, déborda de beaucoup les années de guerre 1939-1945. En effet, la guerre de 1914 la trouve déjà en service actif, qu'elle poursuivra pendant les années de paix jusqu'en 1939, où elle est de nouveau mobilisée. Elle est alors envoyée de lieu en lieu suivant les besoins, jusqu'en août 1940, où elle est désignée pour créer le Poste de secours à la gare du Nord. Elle y restera pendant les années 1940, 41, 42 et 43 jusqu'à son arrestation, le 1^{er} novembre 1943.

C'est de ce poste, et dès 1940, qu'elle ne cessa, en même temps qu'elle assumait son travail à la Croix-Rouge, de résister par tous les moyens et de toutes ses forces : communiquer à Londres des renseignements sur les mouvements et les activités de l'ennemi à la gare du Nord, sur les travaux des ouvriers français envoyés en Allemagne et rapatriés, héberger des officiers français parachutés. Enfin en 1943, elle est affiliée au réseau évasion « Comète », et sa maison devient un centre régulier d'hébergement des pilotes anglais et américains tombés sur notre sol. La Gestapo l'arrête dans la nuit du 1^{er} novembre 1943 et l'incarcère à Fresnes.

relire aujourd'hui et dont je voudrais, pour conclure, citer le dernier paragraphe :

« En ces deux journées funèbres d'un « automne radieux où il semblait, il y « a vingt ans, que tout se défaisait, où « le désespoir dépassait l'espérance, une « telle lecture, si pénible soit-elle, est « malgré tout salubre. Combien en effet « de saintes ignorées dans ce camp de « Ravensbrück et dans tous les autres, « combien de traits d'héroïsme, d'amour « fraternel ! Le livre en cite quelques-uns, « mais combien seront toujours ignorés ! « Il est bon du moins que l'ensemble du « sacrifice soit connu, que les nouvelles « générations surtout ne l'ignorent pas. « Une nation est faite de plus de morts « que de vivants. Ces mortes et ces morts, « dont la mémoire doit rester vivante, « ont eux aussi contribué par leur sacrifice à la survivance de la patrie. »

G. ANTHONIOZ.

Toutes les 27.000 se souviendront des causeries avec lesquelles elle nous distrait pendant l'angoissante attente de la quarantaine. Outre ses activités professionnelles, Mme Mac Donald Lucas était une grande voyageuse, ses intérêts étaient multiples et sa culture profonde. D'un esprit curieux, observateur et original, elle savait raconter et elle nous promena dans les rues de Rome, dans les landes écossaises et dans sa Bretagne natale.

Mariée en secondes noces à un Ecossais, elle eut le chagrin de perdre un fils, tué en action, dans la Marine britannique. A Ravensbrück, elle n'oublia jamais son rôle d'infirmière. Courageuse et ne ménageant pas ses forces, elle aida à soigner ses camarades et assista son chef, Mme Soulange-Bodin jusqu'à sa mort.

Mme Mac Donald Lucas était une amie dévouée, attentive et fidèle. Elle compte aussi beaucoup d'amis en Grande-Bretagne qui la regrettent. Chacune de ses visites était une joie pour tous. Je ne me doutais pas en janvier dernier que malgré toute la force dont elle donnait l'apparence, elle était si près d'achever une vie riche, pleine et utile.

Nous adressons à Suzanne toute notre affectueuse sympathie.

Mme Mac Donald Lucas était décorée de la Médaille de la Résistance, de la Croix de Guerre, et était officier de la Légion d'Honneur.

BELLA.

La femme dans les pays sous-développés

(Suite de la page 3)

Il y a actuellement, dans les pays sous-développés, un milliard et quelque de femmes qui attendent, qui sont disponibles. J'ai parlé de celles qui s'intégraient dans les productions, mais j'ai négligé certaines choses, j'ai oublié les servantes, C'est là toute une catégorie, et peut-être la plus importante numériquement. J'ai oublié aussi toutes les femmes qui, dans leur village, deviennent des sortes de chefs de famille, n'ayant, selon la formule du prochain débat, « ni le temps, ni les moyens de vivre ». En particulier pensez à l'émigration qui éloigne pour longtemps les maris dans les villes. Ces femmes ont des responsabilités familiales, mais elles continuent une agriculture traditionnelle, sans aucune possibilité de modernisation, sans aucun moyen. Le cas le plus pathétique est certainement celui représenté par les « réserves » de l'Afrique du Sud, puisque dans cette région la législation interdit que les femmes suivent leurs maris quand ils s'en vont travailler dans les usines des grandes villes ou les centres miniers. Elles restent parquées dans les réserves, avec une population qui augmente, avec des ressources qui diminuent, seules pour « mettre au monde et éventuellement enterrer leurs enfants », et seules pour poursuivre une dérisoire économie, condamnées par le xx^e siècle.

R.R.

Extrait de *La Femme à la recherche d'elle-même* (La Palatine, éd.).



Madeleine Fockenbezghe dite Riquette

De beaux yeux bruns, pleins de flamme et de tendresse, éclairant le joli visage d'une femme élégante, voilà ce qui frappait quand on voyait Riquette pour la première fois.

Élégante et soignée, elle l'était restée au camp, et, quand on l'avait surprise à installer sur sa paillasse une camarade épuisée, couverte de plaies et de poux, on avait compris que l'amour l'habitait. Pour introduire un *Schmuckstück* au bloc 31, il lui avait fallu braver les protestations hargneuses des voisines de lit. Le *Schmuckstück* ne l'a jamais oublié.

Riquette avait été arrêtée en janvier 1944, laissant deux filles qui n'avaient pas 20 ans. Mais la Gestapo n'a pas brisé ce cœur que la vie avait pourtant déjà durement broyé. Il s'est ouvert tout entier à ses compagnons de misère, avec une tendre préférence pour les plus jeunes, de l'âge de ses filles, ses « filles de camp », comme elle les appelait encore vingt ans après.

Avec une intuition qui ne fut pas donnée à beaucoup, Riquette avait compris le drame propre aux très jeunes détenues : ce qui avait déchiré ces enfants, ce n'était pas tant la brutalité ou le sadisme des Allemands — cela, elles s'y attendaient, c'était dans l'ordre — que la lâcheté de certains adultes compatriotes. Elles avaient lu la peur dans les yeux de certains hommes faits, elles avaient croisé, lors de confrontations, le retard trouble de celui qui avait trahi, elles étaient les témoins, au camp, de la déchéance de femmes qui auraient pu être leur mère.

Le premier réconfort que Riquette apportait, c'était l'image exemplaire d'une dignité d'adulte. Riquette était conforme à l'idée que ces enfants se faisaient d'une femme dans l'épreuve : elle avait une tenue extérieure impeccable, un col blanc, parfois, sur sa robe rayée qui tirait sur le violet ; elle s'effaçait pour laisser passer les plus âgées à la queue pour la soupe, elle n'avait jamais faim, elle n'avait jamais froid, elle n'avait jamais peur.

Et puis elle était gaie, vraiment gaie, naturellement gaie. On allait voir Riquette, au 31, pour « rire un petit peu ». Ah ! cela faisait tant de bien, de rire ! Riquette ou l'une de ses « filles » avait-elle été victime d'un mécompte particulièrement accablant ? Elle s'indignait d'abord, puis elle découvrait toujours un détail comique, et son rire montait comme une fusée très menue, toujours retenu au point où il aurait pu atteindre la moquerie.

Avant qu'on ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Riquette savait ce dont on manquait, et elle apportait dans un *Kopf-tuch*, deux carottes, une tête d'ail entière, des bas, du linge, de tout. Une de ses « filles » était au 32 et ne manquait de rien. Ne sachant comment lui faire plaisir, une idée lui traversa l'esprit : « Ton chandail est un peu déformé, je vais te le retrecoter pour qu'il soit plus seyant. » Ainsi fut fait. A une autre : « C'est dommage que, par chance, ta veste rayée t'aille si bien, je te l'aurais recoupée ! »

Riquette était une couturière extraordinaire et elle souffrait, au *Betrieb*, de devoir saboter son travail, à la confection des uniformes S.S. Un jour qu'un

inspecteur S.S. avait particulièrement insulté les Françaises, « bandes de truies, propres à rien, etc. », Riquette n'avait pas pu se retenir de riposter. Elle mettait au défi n'importe quel tailleur allemand de coudre aussi bien qu'elle. Et elle avait entrepris, séance tenante, un uniforme qui fut impeccable... Oui, mais par la suite, quelles difficultés pour reprendre son sabotage perlé !

Riquette aimait bien ses « filles », mais elle n'oubliait pas les autres. Blanchette, une Antillaise au teint sombre, avait faim. Riquette fit une collecte pour elle. Arrivée à proximité du bloc de Blanchette avec sa *Schüssel* pleine de victuailles hétéroclites, elle aperçoit un attroupement : Blanchette, objet de curiosité des détenues slaves, faisait une séance de grimaces à la fenêtre, et à la fin on lui jetait quelques morceaux de pain. Riquette s'est détournée, les yeux pleins de larmes. « Si elle en est là, c'est qu'elle est près de la fin. » Quinze jours après, on apprenait la mort de Blanchette.

Un soir d'été, après le couvre-feu, Riquette était accourue à une fenêtre du 31. Du bloc d'en face, une de ses « filles » traversa le no man's land en tapinois et, dans un souffle où se mêlait un peu d'extase : « Même ici, les étoiles sont belles », dit-elle. Mais Riquette, pensive : « Tu verras, quand tu auras aimé, tu auras beau faire, tu ne retrouveras plus l'intensité d'émotion que la nature et la musique t'auront apportée étant jeune. » Riquette avait passionnément aimé celui qui fut le père de ses filles ; il avait reçu à 22 ans, à la guerre de 1914-18, la Croix de la Légion d'honneur à titre militaire.

Ces choses comptaient pour Riquette et, en 1940, elle avait tout de suite cherché à « faire quelque chose ». De proche en proche, elle avait réussi à avoir l'activité la plus directement utile à la cause alliée : le rapatriement des aviateurs abattus en territoire occupé. De Belgique et de France, elle recevait, avec quelques personnes sûres, ces hommes traqués qu'il fallait vite nourrir, héberger, munir de faux papiers, expédier plus loin. Des rendez-vous étaient pris, parfois, dans les églises, avec l'abbé Bauvais, avec le Père Riquet* ; en cas d'alerte, on cachait les aviateurs dans les confessionnaux.

Dans la vie quotidienne, après la guerre, elle a aussi cherché à « faire quelque chose ». Elle a tâtonné un peu, puis le hasard d'une réunion à l'Unesco lui a fait découvrir l'abandon où se trouvaient, en France, des milliers de petits infirmes. Elle visite Bicêtre. Quand un petit infirme réputé irrécupérable atteint l'âge de 14 ans, on le fait passer à l'hospice des vieux, avec les incurables, et c'est fini. « Irrécupérable », le terrible vocable lui rappelle certain bloc 10.

On doit pouvoir sauver quelques-uns de ces enfants. Elle se renseigne, de médecin en médecin. Oui, dans certains cas, une rééducation est possible : travail de longue haleine, pas de locaux, pas de personnel qualifié, pas de crédits... Riquette, en moins d'un an, mesure les dimensions du problème : traiter les enfants dès l'apparition de leurs infirmités et les amener à une vie indépendante et utile.

Ses camarades de camp découvrent une autre Riquette. Ce n'est plus la femme douce qui tricote à ravir de la layette pour les premiers bébés de ses « filles », c'est une Riquette qui s'est créé un outil

* C'est en pensant à cette période un peu rocambolesque du travail clandestin qu'elle avait pris en prison ce surnom de « Riquette » dont la légèreté lui allait si mal.

juridique pour agir, l'Association nationale des Infirmes moteurs cérébraux, une Riquette qui connaît sa loi de 1901 sur le bout du doigt, qui se meut à l'aise dans les dédales des ministères, qui sait ce que c'est qu'un budget, qu'une collaboration positive avec l'Etat. Vive, intelligente, tenace, les études qu'elle a poursuivies dans sa jeunesse lui donnent une assise solide, elle trouve des collaborateurs de valeur, des crédits, des terrains, elle construit.

Avec cette intuition qui l'a déjà menée au cœur de la Résistance active et au cœur de la résistance spirituelle en captivité, elle va au cœur du problème des petits infirmes moteurs cérébraux. Ses centres de rééducation pilotes, qui serviront de modèles à d'autres villes de France, seront aussi des centres de formation pour le personnel médical et paramédical spécialisé et des centres de recherche.

Non seulement le matériel et l'appareillage doivent être sans cesse améliorés, mais les thérapeutiques doivent être en constante évolution. De tous les pays, on rassemblera les expériences, la documentation. A un niveau encore plus élevé, on recherchera les causes de la maladie, on essaiera de la rendre plus rare. Riquette provoque la création d'un comité médical attaché à l'Association, qui réunit plusieurs grands médecins spécialistes, qui coordonne les recherches et permet la diffusion des travaux les plus récents, assortis des conseils les plus concrets et les plus pratiques aux familles des petits malades. Rééducation des enfants, formation du personnel, recherche scientifique, information des parents, Riquette a conçu cet ensemble dès le début et l'a réalisé en quelques années, au prix d'une lutte quotidienne contre la fatigue physique et les difficultés de tous ordres.

Le nom qu'elle a choisi pour son premier centre pré-scolaire de Sèvres révèle le côté mystique de cette nature généreuse : « Claire Girard », c'est le nom d'une jeune fille ardente qu'elle a connue avant son arrestation et qu'elle ne devait jamais revoir — abattue par les Allemands.

La mort parfois ressemble à un éclair
[d'été,
Dans cette lueur livide et muette, nous
voyons
Plus vivement l'ordre des destinées :
Ce sont les meilleurs qui tombent

...
Les meilleurs ne construisent pas l'avenir,
Les meilleurs se donnent en mourant.

...
Ils veulent que dans le cœur des braves
Leur sang continue à couler.

Pour Riquette, comme pour le poète, la mort n'arrête pas la vie. Les jeunes morts de guerre vivront parmi les jeunes, avec ces petits auxquels elle redonne espoir et vie.

Portée par la foi en l'avenir, Riquette réussit l'impossible : l'acquisition d'un terrain à Gonesse afin de construire pour les plus grands enfants, de former de nouveaux éducateurs, de rechercher de nouvelles techniques.

Cette mort qui l'a fauchée en cours de route, plongeant dans la douleur un mari qui lui fut un tendre soutien, ses filles, ses petits-enfants, ses amis, efforçons-nous de la voir comme elle l'aurait vue elle-même, comme un regain de vie, comme un courant de plus dans la grande convergence du monde.

Anise POSTEL-VINAY.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

AURA LIEU

le Samedi 18 Mars 1967, après-midi

AU MUSÉE SOCIAL, 5 RUE LAS CASES, PARIS-7^e (Métro : Solférino)

(La date précise des élections législatives qui doivent avoir lieu au mois de mars, n'étant pas encore connue, le Conseil d'Administration a décidé, que dans le doute, il était préférable de réunir exceptionnellement l'Assemblée Générale, le troisième samedi de mars, c'est-à-dire le 18.)

Samedi 18 mars 1967 :

A 15 heures : Assemblée générale, Musée Social (salle Paul Delombre), 5, rue Las Cases, Paris-7^e (métro : Solférino).

A 18 h. 30 : Cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h. 15, angle Champs-Élysées - avenue de Friedland. L'Association des Résistants de 1940 se joindra à l'A.D.I.R. pour cette cérémonie.

A 20 heures : Dîner au restaurant « Le Totem », Musée de l'Homme, Palais de Chaillot, place du Trocadéro, Paris-16^e (métro : Trocadéro). Prix du dîner : 23 F. Il est indispensable de s'inscrire avant le 10 mars et de régler en même temps le prix du repas, soit à l'A.D.I.R., soit auprès des délégués.

ÉLECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'Assemblée générale devra procéder au renouvellement du tiers du Conseil d'administration. Les membres sortants sont cette année : Mmes Billard, Degeorge, Ferrières, Flamencourt, Goetschel.

Les membres sortants peuvent être réélus, mais toutes nos adhérentes ont la possibilité de poser leur candidature.

Les candidatures au remplacement des membres sortants désignés ci-dessus devront nous parvenir le plus rapidement possible.

N.B. - Cette année, il n'y a que 5 sièges à pourvoir, Mme Delmas étant membre à vie.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1967, dont le montant minimum est de 5 francs.

Nous leur rappelons qu'en dehors des versements faits directement au siège de l'Association, seules les déléguées des sections de province ont pouvoir d'encaisser les cotisations au nom de l'A.D.I.R. (Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance).

N.B. - Les camarades ayant réglé leur cotisation avant réception de notre mandat sont priées de nous excuser de cet envoi et de le considérer comme nul.

Documents sur les commandos

La Commission d'Histoire du Comité International de Ravensbrück désire rassembler toute la documentation possible sur Ravensbrück et ses commandos.

En ce qui concerne plus particulièrement les commandos, la documentation est insuffisante et le conseil d'administration de l'A.D.I.R. dans sa réunion du 14 novembre dernier, a décidé d'aider cette commission, en vous demandant de répondre, dans les limites de vos possibilités, au questionnaire ci-dessous :

Nom du témoin et numéro matricule à Ravensbrück :

Date de l'arrivée à Ravensbrück, au commando, effectif du convoi :

Décrire le camp : Nombre et types de baraques, nombre de détenues dans les baraques, types et nombre de bâtiments autres du camp, effectif total du camp, à votre arrivée, à votre départ ou à la libération, nationalités, horaires, nourriture, appel, hygiène, habillement, la hiérarchie du camp (toutes précisions sur les commandants et divers responsables nazis, S.S., S.A., autres armes, leurs noms, etc.), les camps et chefs de blocs.

Le travail : quels types, usine, atelier, terrassement, type de production, quelle firme (par exemple : usine, électricité, production de contacts pour les avions, Siemens), personnel civil d'encadrement, leurs attitudes, présence de prisonniers de guerre (nationalités), de requis du S.T.O. (nationalités), de travailleurs civils allemands.

Y a-t-il encore une résistance : refus de travail, sabotage, résistance hors du travail, organisations ?

La solidarité : soutien du moral, fêtes, cadeaux, organisation, récupération, partage, aide aux plus faibles.

Les punitions : individuelles, collectives, exécutions.

Les sélections : En avez-vous connu plusieurs ? Dates, comment se pratiquaient-elles, qui est pris, vers où partent les femmes.

Date du retour à Ravensbrück : effectif du convoi, durée, etc.

Si vous êtes restée au commando : Évacuation, libération par qui, départ des S.S. ou capture, retour.

Avez-vous une anecdote particulière que vous voudriez raconter ? Laquelle ?

Avez-vous déjà écrit ou envoyé un texte sur l'un ou l'autre point ?

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Frédéric, petit-fils de notre camarade Mme Dominjon. Fontainebleau, 3 octobre 1966.

DÉCÈS

Notre camarade Mme Astier-Bes a perdu son père. Versailles, 24 novembre 1966.

Notre camarade Mme Augée a perdu son père. Bordeaux, 31 octobre 1966.

Mme Betbeder-Matibet, mère de notre camarade Marie-Aline, décédée au camp de Ravensbrück, est morte. La Varenne-Saint-Hilaire, octobre 1966.

Notre camarade Mme Beauhaire a perdu sa fille. Orléans, 1^{er} décembre 1966.

Notre camarade Mme Blazer, déléguée

de l'A.D.I.R. pour le département du Doubs, est décédée. Monthéliard, 30 novembre 1966.

Notre camarade Mme Paul Boury-Bricoulex a perdu sa mère. Montreuil, 26 octobre 1966.

Notre camarade Mme Coursières est décédée. Paris, novembre 1966.

Notre camarade Mme Duhamel est décédée. Villefranche-sur-Mer, juillet 1966.

Notre camarade Mme Duponchelle a perdu son amie Mlle Bonneau. Châtellerauld, 5 novembre 1966.

Notre camarade Mme Icardie est décédée. Toulouse, octobre 1966.

Notre camarade Mme Lehmann Marcelle est décédée. Chatenay-Malabry, novembre 1966.

Notre camarade Mme de Liniers-Massip Thérèse est décédée. Paris, 7 novembre 1966.

M. Rémy Roure, Vice-Président de la Société des Amis de l'A.D.I.R., est décédé. Toulouse, novembre 1966.

A. D. I. R.

241, Boulevard Saint-Germain

PARIS-VII

Métro : Chambre des députés

Autobus : 63-84-94

Cotisations adhérentes : 5 NF min.

C.C.P. Paris 5266.06

Le Gérant-Responsable : G. Anthonioz

Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris